



HAL
open science

Erasme et Comenius : deux modèles éducatifs à l'échelle de l'Europe

Bernard Jolibert

► **To cite this version:**

Bernard Jolibert. Erasme et Comenius : deux modèles éducatifs à l'échelle de l'Europe. Expressions, 1999, 14, pp.103-115. hal-02406150

HAL Id: hal-02406150

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406150v1>

Submitted on 12 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉRASME ET COMENIUS : DEUX MODÈLES ÉDUCATIFS À L'ÉCHELLE DE L'EUROPE ¹

Bernard JOLIBERT
IUFM de la Réunion

Lorsqu'on aborde la délicate question de la possible unité de l'Europe, on se trouve généralement renvoyé à des discussions très concrètes, telles celle de l'amorce d'unification économique, aisément repérable à son symbole monétaire, l'euro, celle des conventions juridiques, des accords entre polices, celle des conditions de possibilité d'une armée commune en dépit des différences de langues, de législations ou d'intérêts nationaux.

À ces difficultés d'organisation s'ajoutent des questions géographiques tout aussi palpables. De Gaulle parlait d'une Europe « de l'Atlantique à l'Oural », plaçant l'Angleterre dans une sorte de purgatoire imprécis. Doit-on maintenir une distinction entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale, héritage de deux empires millénaires qui continuent de s'affronter dans les Balkans ?

Quant à l'objectif d'unification politique, il apparaît à la fois lointain et hypothétique : Europe des États ? Europe des nations ? Europe fédérée unifiée ? Faut-il sacrifier la souveraineté nationale, et dans quelles limites, à une autorité supérieure ? Plus radical que De Gaulle, Mitterrand voyait dans le nationalisme traditionnel l'une des principales sources des guerres et des conflits au sein de l'Europe politique moderne.

Toutes ces questions, pour passionnantes qu'elles soient à la lumière des conflits contemporains, ne doivent pas nous faire oublier qu'elles incitent à une réflexion de fond, réflexion essentielle, radicale, qui est celle des fondements idéologiques de l'unité européenne. L'Europe n'existe vraiment, comme toute entité politique, qu'à partir

1. Le texte du présent article a fait l'objet d'une conférence lors des Journées sur l'Europe organisées par le rectorat de la Réunion le 5 mai 1999.

du moment où les citoyens qui la composent reconnaissent l'existence d'un lien social assez fort pour résister aux sirènes nationalistes ou religieuses, aux tentations séparatistes qui en menacent de manière continue l'unité. La cohésion d'une entité politique aussi complexe repose d'abord sur l'adhésion ferme de ses membres à une représentation cohérente de cette entité même. Autrement dit, l'Europe n'existe comme forme politique réelle, en dépit des différences de langues, de coutumes, de traditions, de régimes politiques, que si les êtres qui s'en réclament et s'y reconnaissent conçoivent un invariant commun assez fort pour constituer le ciment d'un idéal unifiant. Ce pôle d'unité, au-delà des intérêts économiques, se doit d'être à la fois intellectuel, affectif, moral.

Cela signifie qu'avant d'être une institution bruxelloise, avant même d'être l'espace économique qu'elle fut à ses débuts (CECA), l'Europe est une représentation, une « idée » au sens fort, c'est-à-dire une « forme » qui permet de rassembler un ensemble de réalités disparates en un tout ; plus précisément, l'Europe n'existe que si elle s'incarne dans un idéal de vie, de pensée, d'échange intellectuel, dans une culture commune qui passe par l'éducation de ses membres.

Ce n'est pas gratuitement que les projets européens en matière d'éducation et d'instruction choisissent le parrainage d'Erasmus (chacun connaît les échanges « Erasmus » inter-universitaires) et de Comenius (l'année 1992, année anniversaire de la naissance de Comenius, fut choisie comme année de l'Europe). Pourquoi Erasmus et Comenius, se demandera-t-on ? Pourquoi ces deux hommes qui écrivent à un siècle et demi de distance dans des régions éloignées, qui appartiennent à des univers intellectuels discordants, apparaissent-ils aujourd'hui comme des symboles de l'unité européenne en train de se chercher ?

Peut-être tout simplement parce que, dès les XVI^e et XVII^e siècles, il est apparu chez ces deux penseurs une exigence d'unité morale et intellectuelle qui visait à contrebalancer les conflits occasionnés en Europe par les nationalismes guerriers.

Elle s'est traduite, dans le monde des érudits du temps, par un certain nombre d'idées, de comportements, voir d'exigences politiques

explicites, de projets éducatifs planifiés visant à l'unification idéale de la nation européenne.

Moins visible, certes, que l'unification politique, car peu soucieuse de puissance institutionnelle tapageuse, cette tentation européenne qui prend d'emblée ses distances avec les nationalismes naissants, Erasme et Comenius en sont les représentants affirmés.

Ce que je souhaiterais aujourd'hui, c'est simplement tenter de montrer en quoi ces deux auteurs sont non seulement exemplaires d'une Europe en train de se chercher, mais, peut-être, au-delà de l'espace européen, d'une volonté de penser en humaniste une vaste institution mondiale, englobante, capable d'apporter la paix entre les nations. Nos deux auteurs ont été européens d'un triple point de vue et c'est ce triple point de vue que je voudrais développer. D'abord parce qu'ils n'ont cessé de parcourir physiquement une Europe déchirée ; ce sont de grands voyageurs qui cherchent à réconcilier les hommes. Ensuite parce qu'ils se sont efforcés de concevoir un idéal humain à l'échelle supranationale. Enfin, parce qu'ils ont créé une œuvre éducative, chacun dans son domaine, radicalement européenne.

Commençons par l'itinéraire géographique de nos deux auteurs.

Une errance européenne

Tout d'abord, à plus d'un siècle d'intervalle, Erasme et Comenius vécurent une vie d'errance, circulant en tous sens au sein d'une Europe divisée par des conflits sans fin, ne tenant compte d'aucune frontière politique ou religieuse. Qu'ils se tournent vers un idéal fondamentalement chrétien comme Comenius, pasteur élu, dernier évêque des Frères moraves, ou vers un idéal plus sceptique et érudit d'humaniste latinisant comme Erasme, leur vie témoigne d'un refus affiché de tout emprisonnement dans des frontières nationales quelconques. Même si, parfois, Comenius reste travaillé par des tentations pro-tchèques, son projet humain s'affirme, au fil du temps, de plus en plus international.

Il convient d'ajouter immédiatement que ce cheminement de Comenius, tout comme celui d'Erasme, n'est pas seulement spirituel et culturel ; il se traduit d'abord par une errance physique qui fait peu de

cas des frontières existantes. En dépit de conflits meurtriers, de guerres religieuses féroces, Comenius et Erasme passent leur existence à parcourir l'Europe en vue de construire en son sein un espace de liberté, d'échange intellectuel et de paix.

Commençons d'abord par suivre le plus proche de nous dans le temps : Comenius (1592-1670). L'existence de ce contemporain de Descartes peut se résumer à une longue et périlleuse fuite de nomade. Né en Moravie où il fait ses études entre Brod et Prerov, rien, au début, ne le destine à devenir le grand voyageur qu'il a été. Ce sont, en réalité, les guerres entre les Habsbourg catholiques et la Bohême calviniste qui vont le jeter sur les routes et faire de sa vie un véritable roman d'aventure. Résumons-en le parcours.

D'abord, il passe en Pologne pour étudier les possibilités d'accueil de sa communauté décimée par les guerres et soumise à un « nettoyage » radical. Il part ensuite pour Berlin et Francfort. Durant ce séjour, il entre en correspondance avec les savants d'Europe, en particulier Samuel Hartlib qui deviendra son traducteur en Angleterre, puis, avec le mathématicien Mersenne et le philosophe Descartes, qui restera réservé devant le tempérament parfois exalté de Comenius.

C'est durant ce séjour qu'il pose les jalons d'une politique éducative supranationale. Ses théories font grand bruit. Des quatre coins de l'Europe, on le sollicite pour proposer des plans d'organisation des écoles. Il gagne Londres en 1641 où il aide à établir le collège des Sciences universelles. L'ambassadeur américain à Londres lui propose la direction du collège de Harvard. Il hésite, passe à Paris, rencontre Richelieu qui souhaite fonder une école pansophique sur le modèle coménien.

Sollicité par ses frères, il repart pour Lübeck et Brème. Séjournant en Suède, il travaille à la réforme de l'appareil scolaire. En Hongrie, il crée un système scolaire complet qui s'effondrera faute de moyens livresques et de maîtres compétents.

Il finira par s'installer à Amsterdam, ayant tout perdu, femme, bibliothèque, manuscrits. Il parvient pourtant à reconstituer et à éditer son œuvre éducative intégrale (*Opera didactica omnia*). Le texte revu et corrigé de sa *Grande Didactique* a été traduit intégralement et édité en français à partir de cette édition de 1657.

Mais, plus que cette errance forcée, c'est l'accueil réservé à Comenius partout où il a séjourné qui témoigne qu'il existe, par-delà les conflits politiques et religieux du XVII^e siècle, une Europe intellectuelle, une Europe des savants, des lettrés, qui manifeste des préoccupations communes et sert de refuge aux humanistes en difficulté.

Cette Europe-là, plus d'un siècle plus tôt, Erasme (1469-1636) a été l'un des premiers à la parcourir en tous sens et à tenter de faire partager l'exigence d'unité à ses correspondants.

À l'aube du XVI^e siècle, Erasme est bouleversé par le déchirement militaire du monde qui l'entoure. L'univers politique est fait d'atrocités religieuses, de conflits nationaux ; la violence est devenue une banalité quotidienne qu'en humaniste il ne peut accepter. Pour lui, au-delà de cette souffrance inutile, il est peut-être possible de concevoir un modèle humain de paix et de concorde.

À tout le moins, si cette paix n'est pas immédiatement réalisable sur le plan politique à cause d'enjeux économiques et religieux importants, elle doit devenir une exigence pour l'élite des savants. Ces derniers, qu'on appellera plus tard humanistes, ont pour mission d'imaginer des modèles politiques conduisant à la pacification durable de l'Europe. Vivès en Espagne, Budé en France, Melancton en Allemagne proposent, pour leur part, des plans où l'éducation des hommes joue un rôle essentiel dans la réconciliation souhaitée.

Erasme, quant à lui, situe directement le débat unitaire sur le strict plan des idées. On n'aura de chances de dépasser le nationalisme exacerbé jusqu'au fanatisme que si on parvient à imposer un modèle d'homme qui s'intéresse plus au monde qu'à soi, aux valeurs universelles qu'aux passions singularisantes, aux idées qu'aux mots. Le savant cosmopolite érasmien est aux antipodes du nationalisme guerrier. L'érudit est sans patrie, sinon celle des livres et du savoir.

Aussi, sa vie est à l'image de son projet existentiel humain : le déracinement est sa vertu, non sa tare ; son scepticisme bienveillant le protège de l'aveuglement nationaliste ou religieux. On a dit parfois qu'Érasme n'était européen que parce qu'il n'était de nulle part. C'est en partie vrai. Bâtard, sans patrie réelle, il est sans passion nationale. Aussi se choisit-il des racines ailleurs, dans ce qu'on appellera les « humanités », cet ensemble d'œuvres antiques qui valent pour tous

les hommes, dans tous les pays, à toutes les époques, et surtout par gros temps.

Il deviendra donc le double fruit de ses lectures et de ses voyages. C'est au cours de ces derniers qu'il trouve le réseau culturel auquel il choisit de s'identifier et qui le définit. Cette culture obéit à une double valeur dans son cas : évangélisme bienveillant et tolérant qu'il découvre en travaillant saint Augustin et usage illimité de la raison critique qu'il appréhende à travers la rhétorique gréco-latine.

Son voyage apparaît alors comme un véritable itinéraire initiatique : Utrecht d'abord pour une enfance studieuse, Cambrai où Erasme prépare un voyage en Italie, centre incontournable de l'humanisme renaissant. Le voyage échoue mais Erasme rejoint Paris, puis Venise où il travaille comme correcteur chez le plus important des imprimeurs : Alde. Il part pour la Suisse, puis pour l'Angleterre où il exerce comme précepteur de jeunes gens de l'aristocratie. Il repart pour l'Allemagne, puis, de nouveau, on le retrouve en Suisse.

Dans son cas, on peut parler de véritable bain culturel européen car Erasme rencontre, tout au long de ses voyages, les savants les plus célèbres de son temps et, lorsqu'il ne peut les voir, il écrit. Ses lettres sont innombrables : correspondance avec Thomas More, Fisher, Colet, Vivès, etc.

Mais voyager et rencontrer le monde n'est pas tout. Il existe un tourisme superficiel qui regarde tout et ne voit rien. Ce qui fait la force d'Erasme, comme celle de Comenius, c'est qu'au travers de ces voyages et de ces rencontres, ils se construisent un véritable idéal européen, et peut-être même, au-delà, international. Quel est cet idéal ? Comment se présente son contenu ?

Un idéal supranational

Pour Comenius comme pour Erasme, le monde politique est un monde désuni ; la guerre est partout et le fanatisme parfois virulent au point que toute paix durable paraît inconcevable. L'un et l'autre vont cependant proposer des remèdes originaux.

Les remèdes coméniens à la confusion politique reposent tous sur l'instauration d'un ordre supranational visant à la paix grâce à la fondation d'instances universelles de régulation auxquelles devraient se soumettre les puissances tant politiques que religieuses.

Dans un texte célèbre qui passionna le père de Marguerite Yourcenar, Monsieur de Crayencour, à la veille du conflit sanglant de 1914, Comenius propose la création de grandes instances préfigurant les Nations unies. Sa *Panorthosie* invente l'idée d'un « Conseil de l'Europe » dont le rôle serait de proposer des solutions d'arbitrage aux conflits politiques dès que ces derniers pointent le nez. Pour tempérer les conflits religieux, il rêve d'un « Conseil œcuménique » des églises destiné à trancher les différends.

En 1665, peu de temps avant sa mort (1670), alors qu'il vit réfugié en Hollande, il rédige à l'adresse de Louis XIV une lettre ouverte pour le prier de réunir en congrès les principaux responsables politiques du moment afin d'étudier avec eux les moyens institutionnels d'une paix durable en Europe.

Pour Comenius, ce qui justifie l'unité de l'Europe, et au-delà de la réconciliation pacifique des hommes en général, c'est le fait que tous sont fondamentalement frères. À la racine du pacifisme foncier de Comenius gît la croyance religieuse que tous les hommes étant enfants de Dieu, les différences qui les opposent restent inessentielles. Seules la ressemblance divine importe.

Pour empêcher les guerres qui ne sont que l'expression d'un déchirement accidentel, historique et géographique, il invite à éduquer les enfants au plus tôt à la paix et à la concorde universelle. Dès lors, Comenius va devenir l'infatigable pèlerin de l'éducation universelle dans cette Europe troublée du XVII^e siècle. Sa *Pansophie* rappelle que l'école devra, dans toutes les nations, présenter un même visage afin de cimenter l'unité possible des hommes. Pour Comenius, évêque et homme profondément religieux, ce ciment réside dans la charité chrétienne, laquelle se trouve plus dans l'esprit de compassion que dans le formalisme strict du culte.

Cette unité possible, radicale, fondatrice, c'est dans l'Antiquité gréco-latine qu'Erasme va la chercher plutôt que vers un christianisme qui n'en finit pas de s'auto-déchirer.

Si, comme le disaient les philosophes stoïciens dans une première forme de cosmopolitisme, tous les hommes sont les enfants de Zeus, alors les guerres entre nations apparaissent comme des absurdités ; de même les luttes religieuses. Les conflits interhumains sont des aberrations morales. À plus ou moins long terme, le cosmopolitisme doit remplacer le nationalisme.

À la différence de Comenius, Erasme compte plus, pour réaliser cet idéal, sur l'éducation des hommes pris individuellement que sur l'institutionnel et le politique. Il est un des premiers à penser ouvertement que tout pouvoir est corrupteur, pris tant politiquement que religieusement, ainsi qu'en témoigne son *Éloge de la folie*, ouvrage profondément religieux mais non moins fondamentalement anticlérical.

Pour lui, l'éducation a pour tâche essentielle de condamner les guerres et de préparer les jeunes générations à un monde meilleur, c'est-à-dire un monde où l'universel humain l'emporte sur l'exaltation des particularismes.

St. Zweig, qui écrira sur Erasme au moment même où se déchire l'Europe, à la veille de la seconde guerre mondiale, conclut ainsi son chapitre sur l'internationalisme érasmien :

« Ils sont toujours nécessaires, ceux qui indiquent aux peuples ce qui les rapproche par-delà ce qui les divise et qui renouvellent, dans le cœur des hommes, la croyance en une plus haute humanité » (*Erasme*, 1935.)

Le cœur d'Erasme, plus que celui de Comenius qui reste souvent pro-tchèque, est partout où règnent le savoir, la culture antique et le goût des livres. Aussi, l'Europe supranationale d'Erasme ne réside-t-elle ni dans le domaine politique, ni dans les intérêts économiques de certains groupes de pression ; elle gît dans l'« érudition » (au sens strict, ce qui rend moins « rude », moins « rugueux », ce qui dégrossit la brute animale en l'homme) des élites intellectuelles de toute nation et de toute religion.

Loin des préoccupations de frontières plus ou moins légitimes, de limites linguistiques, de territoires ethniques dominants, c'est l'appartenance à une élite intellectuelle qui définit la communauté européenne selon Erasme. Par-delà les langues, les cultes, les traditions culturelles nationales, les coutumes locales, l'homme européen

est celui qui participe de la culture gréco-latine renaissante et communie (on pourrait presque dire : communité) par le biais d'une langue unifiante : le latin des humanistes. Les *Adages*, les *Colloques* visent à développer cette culture originale. Si la référence constante de Comenius reste la *Bible* (*Ancien et Nouveau Testaments*), celle d'Erasme repose sur l'Antiquité. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la *Grande Didactique* du premier à l'*Éloge de la folie* du second du point de vue des citations, des références historiques et des exemples référencés.

C'est pourquoi, lorsque Luther et Rome entreprennent de se séparer brutalement et définitivement, Erasme ressentira cette rupture comme une menace directe contre son rêve d'une Europe supranationale possible. Il voit avec effroi se dessiner l'opposition entre l'Europe du Nord, réformée et ultranationaliste et l'Europe du Sud, papiste et impériale.

Là où Luther se réjouit de la libération des nations du Nord et de la promotion de la langue allemande, Erasme, en dépit de ses critiques du clergé, souffre du morcellement de l'*Ecclesia universalis* en églises nationales. Il semble anticiper l'émergence d'une grave fracture au sein de l'Europe avant même que cette dernière n'existe politiquement. Le « *Ich kann nicht anders* » de Luther représente, pour Erasme, la grande faute anti-humaniste.

Pourtant, en dépit des difficultés politiques et religieuses graves qu'ils rencontrent, Erasme et Comenius gardent l'espoir dans une unité intellectuelle possible, ceci par le biais de l'éducation. En effet, c'est grâce à cette prise en main de l'enfance qu'on parviendra peut-être à semer les germes d'une unité intellectuelle et morale possible de l'Europe. D'où l'infléchissement pédagogique de leurs réflexions à tous deux.

Une œuvre éducative à l'échelle de l'Europe

La Grande Didactique (1657) constitue l'ouvrage pédagogique de Comenius le plus achevé et le plus représentatif de son auteur puisqu'il le traduit lui-même du tchèque en latin afin d'en rendre la lecture aisée

non seulement aux érudits de l'Europe, mais aussi aux responsables politiques dont on a vu qu'il attendait beaucoup : « *Omnes omnino docendi* » (tout enseigner à tous). Parti d'une réflexion sur la nation et la langue tchèques dans le contexte strict de la religion des Frères moraves, Comenius en vient à concevoir un projet éducatif qui porte sur toutes les matières, y compris l'enseignement technique, et s'adresse à tous les enfants ; c'est-à-dire qu'il conçoit un modèle qui vaut en tous temps et en tous lieux.

Celui que Michelet appellera « le Galilée de l'Education » fonde sa nouvelle école sur un principe psychologique simple qu'admira Piaget, celui de l'adaptation des connaissances et des matières enseignées aux processus cognitifs qui se développent partout de la même manière tout au long de l'enfance.

Au-delà des spécificités, l'essentiel reste que la raison est la même partout et que partout elle se développe suivant un même cheminement affectif et cognitif. Tout comme le « bon sens » est la chose du monde la mieux partagée, la raison se construit partout de la même manière.

Si on se tourne du côté des finalités éducatives, par-delà les savoirs, c'est la solidarité humaine qui apparaît comme le but ultime de l'éducation. Pour des raisons certes religieuses, mais aussi pour des raisons qui tiennent à la Nature même, il convient de former les enfants au rationnel et au raisonnable puisque tel est le propre de l'humain.

On peut alors comparer la *Grande Didactique* à une sorte de *Discours de la méthode* pédagogique qui partirait de l'idée que chez tous et chez chacun, les lumières de la raison doivent être éclairées à l'aide d'outils semblables. S'apercevant que le Latin s'affaiblit, Comenius rêve d'une langue universelle (*Panglotie*) qui permettrait ainsi de rapprocher tous les peuples de l'Europe.

Pour Erasme, l'Europe envisagée comme besoin spirituel, comme idéal régulateur des conduites, implique un minimum de culture commune des peuples qui la composent. L'existence d'une paix durable est à ce prix. Or, une telle construction passe nécessairement par l'adulation des jeunes générations. C'est grâce à elle que peut s'installer un socle intellectuel unificateur.

Quel en est le contenu selon Erasme ? Il se ramène à trois éléments essentiels. D'abord, on l'a vu, l'existence et le maintien d'une langue supranationale permettant les échanges. Le latin reste pour Erasme l'outil linguistique européen par excellence. Ensuite le développement d'une culture inspirée du fonds gréco-latin littéraire, rhétorique, poétique et philosophique. Enfin, puisque la religion chrétienne constitue l'horizon métaphysique des peuples européens, il propose la plus extrême tolérance dans l'interprétation des textes et leur discussion.

Pour Erasme, il existe un espoir immense qui repose sur la croyance que si les enfants sont éduqués dans cette triple orientation, on pourra enfin espérer mettre un terme aux conflits sanglants qui endeuillent le siècle. L'idéal patriotique ou sectaire de toute éducation guerrière doit céder le pas à un idéal plus large dont l'Europe n'est, dans son esprit, qu'une étape : « Le monde entier est notre patrie à tous », dit explicitement la *Querela Pacis* (*Lamentation de la Paix*) d'Erasme.

Avant de conclure, il peut être utile de lever une ambiguïté. On a parfois accusé nos deux humanistes, surtout Comenius qui reste moins nuancé dans son propos qu'Erasme, de rêver à une Europe uniforme où tous les enfants seraient élevés suivant un patron identique, abstrait, vidé de toute substance nationale et de toute densité humaine réelle.

Cette tentation totalitaire a parfois affleuré Comenius. Et il est vrai qu'à trop insister sur la ressemblance pour éviter l'éclatement, on risque de sombrer dans un vieux rêve utopique d'unité fusionnelle sans faille, si totalitaire qu'elle en devient inquiétante,

En fait, nos deux humanistes se rejoignent finalement pour reconnaître l'absurdité d'un tel projet. Il est aussi illusoire de prétendre supprimer les oppositions qu'il est vain de faire des différences l'objet d'un culte incantatoire. En tant qu'humanistes, ils aiment la diversité et restent, l'un comme l'autre, éloignés du fanatisme qui a toujours fasciné les pouvoirs soucieux de pensée unique. Pas plus qu'on ne réduit les nations à un même dénominateur, on ne coule les individus humains dans un même moule.

D'où l'idée très individualiste chez Erasme d'*Éducation libérale des enfants* (*De pueris statim ac liberaliter instituendis*). Pourtant, une

unité n'est possible que si toutes ces singularités acceptent de reconnaître une convergence morale et politique plus haute, une exigence spirituelle qui transcende les particularismes, disons un principe humain supérieur autour duquel se rassembler.

L'harmonie des différences s'oppose aussi bien au fanatisme totalitaire du groupe qu'à l'exaltation des parties. Elle s'oppose aussi à la simple juxtaposition cosmopolite d'individualités disparates, lesquelles ne sauraient constituer un tout. Pour que l'Europe existe véritablement, elle doit s'harmoniser autour d'une unité spirituelle, d'un lien moral, d'un ciment intellectuel et affectif fédérateur. Erasme et Comenius étaient parmi les premiers à en percevoir la nécessité et à en proposer des modèles possibles.

Conclusion

Un dernier mot pour conclure. On pourra toujours refuser à Erasme ou à Comenius la paternité d'une Europe unifiée. Avant eux, en effet, bien des hommes avaient tenté cette pacification : Jules César, Charlemagne par exemple. Après eux, d'autres s'y emploieront : Napoléon, Hitler. C'est vrai, cruellement parfois ! Mais ces derniers sont avant tout des politiques et des guerriers dont l'ambition est d'imposer à tous un modèle univoque, par le feu et par le sang au besoin. Et que dire aujourd'hui de la tant célébrée Europe des industriels et des banquiers sinon que son institution n'a rien à voir avec une quelconque Europe des idées, des Etats et des nations ? Elle n'a d'autre finalité que de renverser les barrières douanières qui gênent la circulation des intérêts des multinationales, cachant le plus souvent cet impérialisme bien réel derrière des arguments généreux et pacifistes.

Tous ces conquérants ont cherché à imposer une sorte de cohésion, il convient de le reconnaître, mais de façon peu durable et par la force. Ils ont pesé, comme pèsent aujourd'hui les capitaux internationaux, vers la création de modèles humains uniformes, mais ils n'ont jamais produit cette cohésion de pensée, cet idéal commun qui permet une harmonie des hommes en dépit des différences individuelles et culturelles.

Les réflexions érasmiennes et coméniennes ont eu le mérite de proposer des idéaux de concorde qui reposent sur le bon vouloir des

hommes rassemblés autour d'un lien spirituel commun, lien essentiellement organisationnel et religieux dans le cas de Comenius, lien plus laïque et individualiste dans le cas d'Erasme. Sans ces idéaux complémentaires, facteurs essentiels d'identité culturelle qui font le sentiment d'appartenance à la fois intellectuel et affectif, l'Europe en resterait à une juxtaposition de nations. En dépit de cet idéal en tension, tous deux se rejoignent sur un point : ce lien, c'est à l'éducation, non de le créer car il ne se décrète pas, mais de l'encourager lorsqu'il paraît.

Bibliographie sommaire

Erasme

ERASME D. :

- *Essai sur le libre arbitre*, Vrin, 1970.

- *De Pueris, La Civilité puérile, L'Accouchée*, Klincksiek, 1990.

- *Éloge de la Folie* (suivi de la *Lettre à Dorpius*), Garnier-Flammarion 1964.

- *Œuvres choisies*, Poche classique, 1991.

- *La Guerre est douce à ceux qui n'en ont pas l'expérience*, Bruxelles, Latomus, 1953.

MARGOLIN J.-C. (1967), *Erasme*, Le Seuil.

ZWEIG St. (1935), *Erasme*, Grasset.

Comenius

COMENIUS J.A. :

- *La Grande Didactique*, Klincksiek, 1992.

- *Le Labyrinthe du monde et le paradis du cœur* (trad. de M. de Crayencour) Lille, 1906.

- *L'École pansophique*, in M. Denis, *Comenius*. Presses universitaires de France, 1994.

CAULY O. (1995), *Comenius*, Le Félin.

DENIS M. (1992), *Comenius, une pédagogie à l'échelle de l'Europe*, Peter Lang.

HEYBERGER A. (1928), *J. A. Comenius, sa vie, son œuvre d'éducateur*, Paris.

PRÉVOST J. (1981), *L'Utopie éducative, Comenius*, Belin.